



KLAGES

# L'HOMME ET LA TERRE

*Préface de Gilbert Merlio*

*Traduction de Christophe Lucchese (allemand)*

*avec la collaboration de Gilbert Merlio*



*Titre original :*

**MENSCH UND ERDE**

© *Bouvier Verlag, Bonn*

© *RN Éditions, 2016*

## PRÉFACE

*Le texte de Ludwig Klages (1878-1956) qui vous est proposé ici en première traduction française date de 1913. Il est sans doute le premier manifeste écologique moderne. Il l'est par le constat précis et parfois chiffré des dégâts causés par une révolution industrielle encore récente, qu'il s'agisse du monde vivant, de l'environnement naturel ou de la société humaine. Il l'est peut-être surtout par sa dénonciation furieuse du progrès matériel, même si cette dénonciation se fonde sur une philosophie irrationaliste, voire mystique, difficilement audible de nos jours. Il annonce les nombreux rapports qui à la fin du siècle dernier et encore aujourd'hui mettent en garde contre les dangers de mort que fait courir à la planète l'activité effrénée des hommes.*

*Certes Klages n'est pas le premier lanceur d'alerte. Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, des voix s'étaient élevées pour s'inquiéter de l'excessive consommation de bois exigée par les machines à vapeur. La mise en garde contre les dangers « prométhéens » du rationalisme théorique et pratique (résumé par la parole de Francis Bacon « Science is power ») s'est exprimée dès le siècle des Lumières lui-même. Les Romantiques allemands*

— le texte en donne quelques exemples — ont pleuré l'abattage des arbres de leur belle « forêt allemande ». Au nom des valeurs traditionnelles, mais aussi devant les premiers effets négatifs de l'industrialisation, tels qu'ils se manifestaient déjà en Angleterre, ils s'en sont pris à l'idéologie du progrès. Leurs analyses reposent sur l'opposition du mécanique et de l'organique. Ils condamnent un rationalisme qui sur le plan cognitif considère le monde comme une machine et sur le plan pratique comme un objet à exploiter. Ils sont les premiers à formuler le thème de la « mécanisation du monde » dont traitera Walther Rathenau encore un siècle plus tard, ainsi que la critique d'un capitalisme aliénant l'homme. Dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, la critique de la civilisation moderne sera alimentée en Allemagne par une révolution industrielle et une urbanisation rapides et brutales. À côté d'antilumières traditionalistes se développera tout particulièrement ici une « philosophie de la vie » (Lebensphilosophie) qui verra dans l'esprit ou la raison une instance destructrice du « monde de la vie ». Parallèlement apparaît en terres allemandes toute une nébuleuse de mouvements sociaux qui expriment une protestation contre les dommages de l'industrialisation. On peut y distinguer les mouvements de réforme de vie qui prônent un mode de vie alternatif, plus sain et plus libre (aujourd'hui encore on trouve en Allemagne des « Maisons de la réforme » qui proposent des produits diététiques), des mouvements de protection de la nature et du patrimoine, et enfin, le plus connu d'entre eux,

*le mouvement de jeunesse qui prit en Allemagne une ampleur inconnue ailleurs.*

*Klages est l'héritier de toute cette tradition. A l'origine, son texte est précisément un discours tenu lors de la « fête de la jeunesse » organisée les 11 et 12 octobre 1913 sur une montagne moyenne de la Hesse, près de Kassel, le Haut Meissner (pas si haut, à peine 800 mètres !). Curieuse figure de philosophe que ce Klages ! Après des études de chimie, il s'est tourné vers la philosophie. Hors des circuits universitaires, ce « Privatgelehrter » est devenu un maître à penser à l'audience non négligeable (il aurait inspiré certains personnages dans L'homme sans qualités de Robert Musil et dans le Doktor Faustus de Thomas Mann). Dès avant la Première Guerre mondiale, il était connu pour ses ouvrages sur la caractérologie et la science de l'expression. Il acquit notamment une réputation internationale d'expert en graphologie. Klages se rattachait à la philosophie de la vie et faisait partie au tournant du <sup>XX</sup> siècle du groupe des « cosmiques » (Kosmiker), intellectuels munichois influencés par les travaux du mythologue suisse Johann Jakob Bachofen (1815-1887) sur le matriarcat primitif. Leurs autres références étaient Goethe, qui faisait alors en Allemagne l'objet d'un véritable culte, et Nietzsche. Leur but était de remettre en honneur les mythes païens, antérieurs au judaïsme et au christianisme, et de diffuser une sorte de religiosité reliant l'individu à l'univers par l'« Eros cosmogonique » (c'est le titre d'un livre de Klages paru en 1922). Ils s'en faisaient*

*les prophètes, adoptant un langage ésotérique et une attitude idoine. Certains membres du groupe (dont au début Klages) faisaient également partie du célèbre « George-Kreis » ainsi appelé parce que le poète Stefan George en était le « Maître » ou, si l'on veut, le gourou. Ces intellectuels prétendaient former une élite unie par des liens mystiques et cultivant un esthétisme aristocratique destiné à régénérer la culture allemande pervertie par le matérialisme et la montée des masses.*

*Klages est celui qui exprimera avec la plus grande vigueur l'antirationalisme et la détestation du progrès matériel que tous partageaient. Il commencera à travailler dès 1915 à son opus magnum qu'il publiera en trois gros volumes entre 1929 et 1932 sous le titre significatif « L'esprit adversaire de l'âme » (Der Geist als Widersacher der Seele). Au logocentrisme triomphant depuis les Lumières, il y oppose son « biocentrisme » ou son panvitalisme. Comme tout bon philosophe de la vie, il part de l'opposition entre l'esprit et la vie. Mais il la formule autrement : l'âme est ce qui relie l'homme au macrocosme et lui donne accès à des expériences et des visions archétypales. L'esprit est une conscience de soi « acosmique » et au service exclusif d'une volonté qui cherche à façonner la réalité à son image. Comme Spengler au sein de ses « hautes cultures », Klages voit à l'œuvre dans l'histoire une sorte de « dialectique de la raison ».*

*L'Homme et la Terre – un appel à la réflexion*



Chaque époque – à plus forte raison la nôtre – a ses mots d'ordre par lesquels elle proclame ses tendances comme avec des roulements de tambour, endormant la voix du doute dans les rangs des partisans et faisant, chez les non encartés, se ranger toujours plus de sympathisants sous sa bannière. Les trois principaux de l'époque actuelle se prénomment « progrès », « culture » et « personnalité », de telle sorte néanmoins que la pensée du progrès, représentative à elle seule des temps présents, porterait les deux autres et leur conférerait cette tonalité propre à la pensée dominante. Elle entend ainsi se sentir supérieure aux peuples primitifs non moins qu'aux époques passées, et à la question de savoir sur quoi fonde-t-elle cela, elle tient une réponse toute prête : la science culmine à des hauteurs encore jamais atteintes ; la technique maîtrise la nature qui avait tenu en échec toute humanité passée ; elle puise méthodiquement le bien commun dans les réserves inépuisables de la terre, traverse le temps et l'espace par la pure onde téléphonique de l'esprit, et il n'y a pas même jusqu'à l'océan aérien que notre ingénieuse inventivité ne

soit pas parvenue à conquérir. Nous entendons soulever au moins par un coin le voile et découvrir la dangereuse mystification qu'il recouvre, non pas tant pour les adeptes convaincus de cette croyance que bien plutôt pour une jeune génération qui encore *interroge*.

Au vu de ces raisons-là, les soupçons ne devraient pas tarder à assaillir même ceux dont demeurent étrangères les terribles conséquences provoquées par la pensée maîtresse du « progrès ». L'antique Hellène avait pour plus haute aspiration la « kalokagathie », à savoir la beauté intérieure et extérieure de l'homme que lui renvoyait l'image de l'Olympien ; l'homme du Moyen-Âge se souciait du « salut de l'âme », par quoi il entendait l'élévation spirituelle vers Dieu ; l'homme goethéen aspirait à la perfection de la personne, entendait être « maître » de son sort ; et, aussi différents que soient ces buts, nous saisissons d'emblée le profond bonheur d'atteindre l'un ou l'autre. Mais ce dont l'homme du progrès s'enorgueillit n'est constitué que de succès, d'accroissements de puissance de l'humanité qu'il prend étourdiment pour un accroissement de valeur, et il y a de fortes raisons de douter de sa capacité à honorer un bonheur pour ne connaître que la creuse satisfaction que la conscience attribue à la domination. Le pouvoir seul est aveugle à toutes les valeurs, aveugle à la vérité et au droit et, là où il doit encore les souffrir, assurément aveugle

à la beauté et à la vie. Toutes choses bien connues contre lesquelles nous entendons nous élever ici.

Je concède que la science a atteint un niveau élevé, bien qu'elle ne soit pas à l'abri de toute contestation ; le développement technique est au-dessus de tout soupçon. Mais quels sont les fruits à partir desquels, pour reprendre un mot biblique plein de sagesse, devons-nous mesurer la valeur de toute action humaine ? Commençons par ces manifestations de la vie dont la qualité de vivant n'a jamais été remise en cause, les plantes et les animaux.

Les peuples anciens rêvaient d'un « âge d'or » perdu ou d'un paradis, où le lion habitait paisiblement avec l'agneau, le serpent avec l'homme comme esprit gardien et prophétique. Ce ne furent pas que des rêves, comme ces hérésies veulent bien nous le faire croire, qui ne voient dans la nature jamais qu'une chose, la « lutte pour la vie » sans limites.

Des explorateurs des régions polaires nous racontent la confiance aveugle des pingouins, des rennes, des lions de mer, des phoques, oui, des mouettes en voyant des hommes pour la première fois. Dans les régions tropicales, les pionniers, tout à leur étonnement, ne se lassent pas de déployer devant nous les images de steppes à peine foulées où grouillent pêle-mêle et en bonne entente oies sauvages, grues, ibis, flamants roses, hérons,

cigognes, marabouts, girafes, zèbres, gnous, antilopes, gazelles. Nous tenons parfaitement des symbioses authentiques qu'elles s'étendent à travers tout le règne animal et sur toute la Terre. Mais là où il a pris le pouvoir dont il se targue, l'homme du progrès a semé l'horreur et la mort autour de lui. Que reste-t-il par exemple chez nous de la faune de la Germanie ? Ours et loup, lynx et chat sauvage, bison, élan et aurochs, aigle et vautour, grue et faucon, cygne et grand-duc étaient devenus des personnages de fable avant même que n'ait commencé la guerre d'anéantissement moderne. Mais celle-ci a fait plus fondamentalement place nette. Au prétexte on ne peut plus inepte que d'innombrables espèces animales seraient « nuisibles », il a quasiment tout exterminé qui n'était ni lièvre, ni perdreau, ni chevreuil, ni faisan ou encore sanglier. Verrat, bouquetin, renard, martre, belette, blaireau et loutre, animaux auxquels était attachée la légende de souvenirs immémoriaux, ont décrépu quand ils n'ont pas totalement disparu ; on pourchasse sans relâche les mouettes rieuses, les hirondelles de mer, les cormorans, les plongeurs, les hérons, les martins-pêcheurs, le milan royal, la chouette, et extermine des bancs de phoques dans la mer Baltique et la mer du Nord. Plus de deux cents villes et villages allemands ont un nom qui se réfère au castor, preuve que le diligent rongeur était répandu dans des temps plus anciens ; on

trouve encore aujourd'hui quelques colonies résiduelles, aux abords de l'Elbe, entre Torgau et Wittenberg, qui auraient tôt disparu si elles n'avaient pas bénéficié d'une protection légale ! Et, dans une sourde anxiété, ne voyez-vous pas comme le nombre de nos chers chanteurs, les oiseaux migrants, décroît rapidement d'année en année ! Il y a tout juste une génération, le ciel azuré résonnait en été – même dans nos villes – du bruissement des hirondelles et des martinets, un bruit qui semble appeler au lointain et à l'instinct de marche. En périphérie de Munich, on comptait autrefois quelque trois cents nids habités, il n'en reste aujourd'hui que quatre ou cinq. Même la campagne est devenue étrangement silencieuse, et même les « innombrables alouettes » ne chantent plus comme lors des matinées recouvertes de rosée des sémillants poèmes d'Eichendorff. Il faut même s'estimer heureux d'entendre dans les prairies ensoleillées des chemins forestiers reculés le cri clair et évocateur de la caille, qui peuplait jadis par milliers et centaines de milliers les provinces allemandes et continue de vivre dans les chansons du peuple et des poètes. Pie, loriot, pic, mésange, rouge-queue, fauvette, rossignol – il semblerait que tous disparaissent inexorablement.

La plupart de nos contemporains, claquemurés dans les grandes villes et accoutumés depuis

l'enfance aux cheminées fumantes, au vacarme des rues et aux nuits aussi claires que le jour, ne savent plus apprécier la beauté du paysage, imaginent apercevoir la nature à la vue d'un champ de pommes de terre et voient également leurs plus hautes aspirations comblées au gazouillement de quelques étourneaux et moineaux juchés dans les arbres de la chaussée. Si d'aventure un souffle de la mélodie et de la senteur du paysage allemand, tel qu'il était il y a encore soixante ans, en mot et en image du temps jadis, vient à toucher leurs âmes dévastées, ils sortent aussitôt des arguments inébranlables pour écarter tout reproche et toute mise en garde, comme le « développement économique », les besoins « utilitaires » et les nécessités inévitables du processus de la civilisation. Aussi est-il nécessaire d'élargir quelque peu le champ de notre observation.

Nous laissons en suspens la source où l'aride utilité puise pour s'arroger le droit de se donner comme le plus haut principe de toute action et de justifier les plus tristes ravages. Nous ne voulons pas non plus répéter ce qui ne tardera pas à tomber dans le domaine partagé de la connaissance, à savoir qu'en aucune façon, mais alors aucune, l'homme n'est parvenu à corriger la nature. Là où les oiseaux chanteurs disparaissent, parasites et chenilles nuisibles se multiplient outre mesure, dépouillant en l'espace de quelques jours seulement

les vignobles et les forêts ; là où la buse est abattue et la vipère péliade exterminée, le fléau des souris se propage, entraînant par la destruction des nids de bourdon le dépérissement des trèfles qui en ont besoin pour se reproduire ; les bêtes de proie supérieures assurent la sélection du gibier qui finit par dégénérer faute d'ennemis naturels en mesure de réguler la reproduction des éléments malades ; et il en va ainsi jusqu'aux revers plus graves encore de la nature martyrisée des pays exotiques sous la forme de terribles épidémies collant au talon de l'Europe « civilisée ». Ainsi de la peste d'Asie orientale qui est essentiellement une conséquence du commerce intensif de la fourrure contaminée des rongeurs locaux, comme la marmotte sibérienne. Laissons tout cela de côté pour, par quelques exemples, n'éclairer que le seul point déterminant, savoir que l'utilité dont on se réclame tant n'a pas la moindre chose à voir avec les besoins matériels.